

PETITE BIBLIO
PAYOT
CLASSIQUES

WALTER BENJAMIN

PHILOSOPHIE DU LANGAGE

TRADUCTION
INÉDITE



« Lire ce qui n'a jamais été écrit. »

D'où vient le langage ? Est-il utile ? Quel sens caché révèle-t-il ? Qu'a-t-il à voir avec l'intuition ou la poésie ? De 1916, où il rédige, à 24 ans, l'un des textes fondateurs de sa pensée, « Sur le langage en général et sur le langage humain », jusqu'à sa mort, ces questions occuperont Walter Benjamin. En témoigne ce recueil, qui regroupe les textes composant la théorie du langage du philosophe : l'essai de 1916, mais aussi deux fragments des années 1920 sur le « squelette du mot », un micro-contes (« Pourquoi l'éléphant s'appelle "éléphant" »), et deux textes des années 1930 : « Problèmes de sociologie du langage » et « Sur le pouvoir d'imitation ».

Walter Benjamin

Philosophie du langage

*Traduit de
l'allemand par Frédéric Joly*

Préface
Sébastien Smirou

PETITE BIBLIO
PAYOT

WALTER BENJAMIN
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

*L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité
technique*
*Petite histoire de la photographie, suivi de : Une
photo d'enfance*
*Sur le concept d'histoire, suivi de : Eduard
Fuchs, le collectionneur et l'historien, et de :
Paris, la capitale du XIX^e siècle*
Sens unique
*Expérience et pauvreté, suivi de : Le conteur,
et de : La tâche du traducteur*
Critique de la violence
*Le Capitalisme comme religion, et autres critiques
de l'économie*
Philosophie du langage
Critique et utopie
Enfance. Éloge de la poupée, et autres essais
Romantisme et critique de la civilisation
Je déballe ma bibliothèque
Dernières lettres
Le Surréalisme, et autres textes
*Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée
du capitalisme*

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture :
Illustration : Designed by Freepik

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la présente traduction française, la préface
et la présente édition

ISBN : 978-2-228-92707-9

PRÉFACE

Magie de la théorie

par Sébastien Smirou

« J'ai une maladie : je vois le langage. »
Roland BARTHES¹

On raconte qu'au XIII^e siècle, pour percer enfin le secret des origines du langage, le grand Frédéric II mena sur six bébés une expérience peu commune. Privés de leur mère à la naissance, on les lava, on les nourrit, on les coucha quotidiennement sans jamais s'adresser à eux. On ne leur chanta pas davantage de chansons, et les six enfants évoluèrent ainsi dans un environnement purement opératoire, désaffecté, où les seuls sons qu'ils percevaient étaient des bruits – le froissement des vêtements s'ajoutant à celui de leurs cordes vocales, au crépitement des feux de cheminée, au vent et aux cris d'animaux. Tout était réuni, pensait-on, pour que cette récréation du temps des origines permette d'assister, comme derrière une vitre sans tain, à une nouvelle

1. *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975, p. 141.

naissance du langage. Étrangement, aucun des bambins ainsi déprivés ne reçut pourtant l'étincelle spontanée du latin, du grec, de l'arabe ou de l'hébreu. Tous moururent même en quelques années, privant l'empereur du Saint-Empire de l'extraordinaire découverte qu'il espérait.

Si l'expérience nous semble extrême, les origines du langage restent aujourd'hui encore en partie mystérieuses. Claude Hagège, un de nos plus grands linguistes, explique par exemple que « les langues humaines à leur stade le plus ancien apparaissent comme des ensembles synthétiques de reflets vocaux de l'univers¹ ». Entre Frédéric II et Hagège, bien des savants ont pourtant tenté de produire une théorie du langage à partir de ses origines et, parmi eux, Walter Benjamin.

Ce volume réunit les principaux textes que le philosophe et critique allemand a explicitement consacrés à sa philosophie du langage, et notamment les deux principaux : « Sur le langage en général et sur le langage humain » (1916), et « Sur le pouvoir d'imitation² » (1933) – ce sont ceux sur lesquels je mettrai l'accent dans cette introduction. Ils sont accompagnés de quelques fragments du début des années 1920, d'un microconte intitulé « Pourquoi l'éléphant s'appelle

1. Claude Hagège, *Le Linguiste et les Langues*, Paris, CNRS Éditions/De vive voix, 2019, p. 48.

2. La présente édition n'intègre pas le texte de 1932 intitulé « La théorie de la ressemblance », qui propose une première version très proche, dans sa structure autant que dans son mot-à-mot, de cet article-ci.

“éléphant” », qui illustre à merveille la thèse développée en 1933, et d’un texte plus tardif, « Problèmes de sociologie du langage » (1935). Ce dernier, sans renouveler les élaborations précédentes, propose une synthèse précieuse de toute la littérature connue de Benjamin sur le sujet à ce moment-là et met surtout en évidence la portée pour lui politique de ses travaux sur le langage.

Deux textes à comparer

Il existe bien des façons de présenter des textes de Walter Benjamin (philosophique, psychologique, critique, etc.). Je risquerai ici un commentaire esthétique de ses travaux sur le langage, selon les principes qu’il a lui-même établis très tôt dans « Deux poèmes de Friedrich Hölderlin » (1914)¹, en mettant en valeur une transposition de ce qu’il a appelé leur *Gedichtete*. Voilà un mot allemand difficile à traduire et qui varie sensiblement selon les éditions françaises : on a forgé pour lui les termes de « dictamen », de « poématisé », de « noyau poétique » ; je parlerai,

1. Walter Benjamin réactualise tout au long de sa vie sa méthode de travail critique – par exemple dans « Sur la philosophie qui vient » (1917) ou dans « *Les Affinités électives de Goethe* » (1922). Celle du commentaire esthétique, qu’il adopte dans l’étude sur Hölderlin de 1914, est celle qui précède le plus immédiatement « Sur le langage en général et sur le langage humain ».

par extension à la nature des textes qui nous concernent, du noyau philosophique de ces articles. Car telle est bien la tâche que se fixe Benjamin lorsqu'il se penche sur les poèmes de Hölderlin : « On ne dira rien du procès de la création lyrique, ni de la personne du créateur ou de sa vision du monde, mais on dégagera la sphère particulière et unique où se trouvent la tâche et le présupposé du poème¹. »

Pour l'heure, étendons simplement à ses propres écrits ce que Benjamin a d'abord conçu pour la poésie lyrique. Ne nous invite-t-il pas à utiliser sa technique pour dégager « l'*a priori* de tel poème particulier, celui du poème en général, ou celui d'autres formes littéraires, voire de toute la littérature² » ? Faisons-le d'autant plus volontiers que les situations auxquelles nous sommes confrontés sont similaires. Sa méthode rapproche en effet deux poèmes de Hölderlin « qui datent, l'un de sa maturité, l'autre de sa dernière période. Elle montre [...] que ces poèmes sont comparables. Ils sont liés par une affinité certaine, au point qu'on peut y voir deux versions de la même œuvre³ ». On peut défendre le même point de vue à propos des deux articles qui nous intéressent, « Sur le langage en général et sur le langage humain » et « Sur le pouvoir

1. Walter Benjamin, « Deux poèmes de Friedrich Hölderlin » (écrit en 1914, publié pour la première fois en 1955), in *Œuvres I*, Paris, Folio, 2014, p. 92.

2. *Ibid.*, p. 96.

3. *Ibid.*

d'imitation », l'un écrit lorsque Benjamin a vingt-quatre ans, l'autre quand il atteint les trente-neuf. Ils sont en effet comparables dans la mesure où ils proposent chacun une ontologie du langage, ontologie entendue au sens que lui donne par exemple Philippe Descola aujourd'hui, à savoir « un modèle de la façon dont les humains perçoivent des continuités et des discontinuités dans le monde¹ » – dans le monde du langage, donc.

Il s'agit certes d'ontologies différentes mais, là encore, le phénomène est assimilable à celui qui lie les deux poèmes de Hölderlin : Benjamin juge le premier non abouti, non structuré, parce qu'il s'appuie sur une mythologie qui lui est extérieure, tandis que le second, parce qu'il « instaure la cohésion de son propre mythe », réalise pleinement sa tâche. Nous verrons que, d'un point de vue esthétique, une différence existe aussi, mais inversée, entre les deux grands articles sur le langage.

Globalement, l'important est de bien saisir que nous observons ici un mouvement, une trajectoire qui conduit d'une pensée à une autre sans renier ou évacuer ce qui était là au commencement. On trouve d'ores et déjà un indice de cette continuité dans l'affirmation suivante, que Benjamin emprunte au psychiatre Kurt Goldstein : « Dès que l'homme use du langage pour établir une relation vivante avec lui-même

1. Philippe Descola, *Une écologie des relations*, Paris, CNRS Éditions/De vive voix, 2019, p. 47.

ou avec ses semblables, le langage n'est plus un instrument, n'est plus un moyen ; il est une manifestation, une révélation de notre essence la plus intime et du lien psychologique qui nous lie à nous-mêmes et à nos semblables¹. » Cette phrase, qui résume parfaitement l'une des thèses principales de 1916, Benjamin l'utilise à l'autre extrémité de ses réflexions sur le sujet : elle est extraite de « Problèmes de sociologie du langage » (1935). C'est pourquoi, au-delà de qualificatifs qui figent souvent trop les textes – l'approche développée dans « Sur le langage... » ayant maintes fois été qualifiée de « mystique » et celle de « Sur le pouvoir d'imitation » de « matérialiste » –, il existe un intérêt bien réel à les comparer.

Benjamin graphologue

Avant d'en dégager le noyau philosophique, il faut quand même fournir quelques repères historiques à ceux de leurs lecteurs qui découvriraient par ces articles le travail de Walter Benjamin. « Sur le langage... » apparaît d'emblée comme une réflexion extrêmement dense, presque exaltée, quand « Sur le pouvoir d'imitation » semble peut-être d'un abord plus facile – conceptuellement, il n'est pourtant pas simple. Mais tous deux sont plus ou moins centenaires

1. Walter Benjamin, « Problèmes de sociologie du langage » (1935), *infra*, p. 122-123.

et, par le biais d'un anachronisme trompeur, le lecteur de 2020 risque de se demander... s'il faut prendre au pied de la lettre tout ce que Benjamin y écrit. La réponse est oui, bien sûr. Mais le doute tient principalement à l'aspect magique de son approche dans le premier article et, pour celui de 1933, au sérieux avec lequel il s'appuie sur l'astrologie et la graphologie pour étayer son raisonnement. L'ensemble risque même de produire, si on n'en comprend pas la pertinence contextuelle, un effet d'ésotérisme¹. Commençons par cette histoire de graphologie parce qu'elle montre justement comment « Sur le pouvoir d'imitation » prend ses racines non pas, comme on l'a parfois suggéré, dans la découverte que fait Benjamin du matérialisme dialectique au cours des années 1920 – il fréquente alors la révolutionnaire lettonne Asja Lācis² et lit avec beaucoup d'intérêt Georg Lukács –, mais bien dans sa jeunesse.

Après avoir fait les beaux jours des cabinets de recrutement dans les années 1990 et 2000, la graphologie est aujourd'hui devenue une pratique de plus en plus contestée, quasiment au même titre que la phrénologie du XIX^e siècle ou,

1. Voilà exactement, au passage, le genre de soupçon qui consterne Benjamin. Dès 1917, il déplore par exemple « l'accusation de délire portée contre les grands réformateurs scientifiques ». Voir « Percevoir c'est lire », in *Fragments*, Paris, PUF, 2001, p. 33.

2. Voir l'autobiographie d'Asja Lācis éditée par Hildegard Brenner, *Asja Lācis. Profession : révolutionnaire*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1989.